

The background is an abstract composition of warm, overlapping geometric shapes in shades of yellow, orange, and red, creating a kaleidoscopic effect. The shapes are layered and translucent, giving a sense of depth and movement.

LALIE
DIPIETRO

Un kaléidoscope
à Ebusiralo
Fragments de vie

NOUVELLES

Lalie Dipietro

Un kaléidoscope
à Ebusiralo –
Fragments de vie
Recueil de nouvelles

© Lalie Dipietro, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8257-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille

À ma mère

*Quand je t'aurai donné le
kaléidoscope de ma douleur.*

Aragon, « Elsa »

*L'Afrique c'est l'imagination sur Terre ;
l'Europe, c'est la raison sur Terre.*

*Tu ne connaîtras le bonheur
qu'en important les qualités
de l'une dans l'autre.*

E.-E. Schmitt, « Félix et la source invisible »

Double peine en terre (in)connue

Adui mpende.

Aime ton ennemi.

Proverbe kényan

« Tu n'es qu'un imbécile ! Pourquoi cherches-tu la misère ? La même qui nous a déjà frappés ! Notre passé ne te suffit donc pas ? » avait hurlé ma mère au téléphone, juste avant que je raccroche et décide de ne plus avoir affaire à elle.

C'était il y a trois jours. Je venais de lui annoncer mon départ au Kenya, où je serais envoyé dans deux semaines avec une quinzaine d'autres bénévoles. Nous y resterions un mois, nous dévouant à un projet. Amené à choisir entre construction d'infrastructures, enseignement, santé ou agriculture, j'avais opté pour l'édification d'une école, car réduire l'ignorance est le premier acte subversif dans une civilisation.

Pour la première fois de mon existence, je prenais un risque. Jusqu'à aujourd'hui, j'étais resté casé dans un cabinet comptable, où j'officiais comme agent senior. À défaut d'une vie stable – la mienne ressemblait à un tabouret à un seul pied –, les chiffres, les bilans carrés et la partie double, laquelle suscitait en moi une passion immodérée, étaient devenus mes fondations. Voilà pourquoi, au travail, lorsqu'une réconciliation des écritures montrait une jambe en déséquilibre, je partais à la traque impitoyable de l'erreur. Le débit et le crédit n'avaient pas de secret pour moi, qui avais toujours cherché dans cette correspondance un autre message : quand on donne, on finit aussi par recevoir. Enfin, j'avais longtemps désiré que ma vie reflète ce principe, mais après un passé à débit d'amour, mon présent affichait un solde à zéro.

Notre monitrice en « africanité » nous avait annoncé : « Vous aurez l'impression de partir aider le peuple africain, mais sachez que c'est lui qui vous portera secours. »

Au départ, j'avais trouvé ses mots un peu étonnants. En effet, lors de notre formation, une étude de cas sur le fonctionnement du Fonds monétaire international nous avait montré comment la dette initiale des pays africains en déclenchait d'autres qui, s'empilant ultérieurement avec les précédentes, finissaient par former un montant incompatible avec les moyens actuels de la plupart des États africains. Bien qu'abondant de ressources inépuisables, l'Afrique était dans l'incapacité de les exploiter pour engendrer de la valeur ajoutée – la mesure moderne de la richesse –, et ceci à force de corruption de sa classe politique et d'une action continue de subjugation perpétrée par les pays développés : les deux se rejoignant dans l'intention de garder le peuple africain ignorant et soumis.

Comment des gens plus démunis que moi auraient-ils donc pu me secourir ?

Je repensais à ma mère. Se rendait-elle compte que la misère dont elle me parlait, bien que réelle, était loin d'approcher celle de l'Afrique ? Par rapport à eux, nous n'étions pas pauvres. Bien sûr, nous l'étions en comparaison de la famille du troisième étage, dont le père travaillait comme médecin et la mère se consacrait à élever leur seul enfant. Et aussi à côté de celle du cinquième, la famille avait hérité d'une grosse boîte d'ameublement de luxe, qui avait le vent en poupe. Et comparé aux autres foyers qui louaient un toit dans l'immeuble, tandis que mes parents avaient fait un pari fou : acheter un bien à une époque où les taux d'intérêt flirtaient avec les étoiles, et où le travail devenait précaire. Si nous n'étions pas dans le besoin, nous passions notre temps à courtiser l'abîme noir qu'était la peur de ne jamais arriver à la fin du mois, la peur de nous appauvrir et d'être projetés, tout d'un coup, dans la classe des marginaux. Pourtant, par magie, abnégation, et parfois avec un peu d'aide extérieure, nous parvenions à ne pas toucher le fond, à ne pas basculer dans le vide de l'indigence. L'Univers ne nous avait pas offert une vie facile, mais nous avait quand même laissé la chance de capitaliser nos efforts. Nous n'avions jamais été pauvres, mais certainement misérables et misérablement tristes de notre condition, tristes d'amonceler notre argent par voie de sacrifice.

C'était pour cette raison qu'il y avait trois jours, j'avais raccroché au nez de ma mère. Sa critique et sa volonté de m'infliger sa pensée avaient triomphé de ma

patience.

« En Afrique, il y a des règles que vous devrez suivre, nous annonça notre monitrice avec fermeté. La première : interdiction de juger le mode de vie des personnes. La deuxième : s'abstenir de provoquer un changement abrupt en leur imposant votre vision occidentale. Nous allons travailler un exemple pour ces cas-ci, on traitera les autres plus tard. »

Elle nous rassembla en cercle et nous divisa en deux groupes, chacun formé de quatre personnes.

« Il est possible que pendant votre séjour, vous soyez confrontés à la scène suivante : un enfant pleure à cause des coups que son père porte sur lui. Naturellement, vous, les bénévoles, pourriez avoir envie de convaincre la mère, l'être humain le plus accessible, de se battre pour changer le comportement du père. Réaction instinctive et habituelle, car chez nous, ce genre d'attitude n'est pas admise. Chez nous, on ne fait pas ça : on préserve l'enfance, on la berce, on la laisse s'épanouir... Bref, vous voyez ce que je veux dire », expliqua-t-elle.

Effectivement, on ne fait pas ça chez nous, dans les pays développés, pensai-je, sentant ma peau s'endurcir comme une armure sur mon corps.

« Eh bien, même si cela vous indigne, il faut vous abstenir d'intervenir dans leurs vies. En anglais, on appelle ça un *cultural clash*, un choc des cultures : dans votre for intérieur, parce que vous croyez en savoir plus, vous serez tentés d'accélérer le changement, de leur offrir la connaissance de votre vérité. Mais le résultat, c'est qu'ainsi faisant, vous les déstabiliserez et qu'à votre départ, à peine un mois plus tard, la transformation initiée ne sera pas solide. Souvenez-vous donc que c'est vous qui leur rendez visite, et que vous n'avez pas le droit de leur faire subir votre point de vue », conclut-elle.

Mon souffle se coupa et mon cœur accéléra. C'était le genre de situation que je ne pouvais pas cautionner, que je me refusais à accepter et qui déchaînait en moi le besoin vital d'arrêter l'injustice, de la même façon et avec la même intensité que je m'acharnais contre les déséquilibres comptables. Je commençai à paniquer en pensant qu'au fond, peut-être, l'idée de partir pour une terre inconnue se révélait hasardeuse.

« Nous allons donc passer au jeu de rôles. Chacun de vous interprétera l'un des personnages de l'histoire... »

J'espérai être choisi comme volontaire ou, au pire, comme enfant – même si ce dernier rôle risquait de me découvrir, de montrer au monde pourquoi, à la couleur des émotions, j'avais préféré le blanc et le noir des comptes sociétaires. Je m'apprêtai à lever la main pour me proposer, mais notre formatrice fut plus rapide :

« Toi, tu seras le père ; toi, l'enfant ; toi, la bénévole et toi, dit-elle en s'adressant à moi, toi, tu seras la mère. »

Je me crispai, et mon cœur se mit à cogner encore plus fort.

« Souvenez-vous : l'enfant raconte au bénévole que le père l'a frappé, et il pleure. La mère cautionne les actes du père, le volontaire cherche à imposer sa vision... Rassemblez vos idées, dans dix secondes on joue... Dix, neuf, huit, sept, six... »

... cinq, quatre, trois, deux, un... Ma gorge se serrait jusqu'à l'étouffement, ma tête tournait, j'avais envie de pleurer, mon estomac était tenu en tenaille par un étau qui me donnait des nausées : je devais muter en ma propre mère, celle qui n'avait pas épargné l'enfant que j'avais été ; celle qui avait martelé mon corps pour en exiger le silence, à son tour portant des coups sur moi après mon père pour que je cesse mes revendications ; celle qui, au lieu de me protéger, avait redoublé ma peine pour que j'arrête de porter honte à la famille avec mes inculpations de bambin apeuré.

Devant mes yeux, l'enfant pleurait. La bénévole protesta aussitôt pour attirer mon attention sur ce qu'elle qualifiait de problème. Dans l'embarras de mon conflit intérieur, je restai muet. Elle se montrait insistante, réitérant sa demande et prenant mon silence de panique pour de l'opposition. Je ne savais plus vers où me tourner et je n'avais qu'une envie : m'envoler ailleurs pour disparaître d'ici. Comment pouvais-je me métamorphoser en la personne qui avait cautionné mon père et qui, sous prétexte de faire le mieux pour moi, avait laissé forger ma peau à force de chocs répétés ? Comment pouvais-je, ne fût-ce que pour un jeu de rôle, prendre sa place ? Défendre sa position serait revenu à en accepter le point de vue. Jamais !

L'insistance de la bénévole m'agaçait profondément, mais tous les yeux étaient rivés sur moi. Je sentais la pression monter : interdiction de m'écrouler devant des inconnus, interdiction de montrer ma faiblesse, les blessures qui commençaient à saigner en moi. J'avais toujours été le garçon débrouillard qui, à

défaut de l'amour de sa mère, d'un Œdipe oublieux de notre adresse, s'était construit par lui-même en affichant un air de nonchalance. Je n'avais avoué à personne ma souffrance. Jamais. Et ce n'était pas maintenant que j'allais baisser la garde.

Heureusement, les êtres humains sont ainsi faits. Lorsque nous rencontrons des difficultés majeures, des périls que nous jugeons du premier ordre et qui s'acharnent sur nos vies malmenées, nous trouvons en nous-mêmes des ressources insoupçonnées. Devant la panique qui me saisissait, je me remémorai quelques lignes d'un bouquin, aperçues sur l'étagère centrale de la bibliothèque d'un ami.

Dans son journal d'écriture, l'auteur retraçait les faits et ses réflexions au fur et à mesure de l'avancement de son œuvre romanesque. Le récit m'avait rebuté, car l'écrivain se glissait dans la peau d'un des pires assassins de l'histoire : Hitler. Il tentait de retracer comment certains événements avaient marqué la personne que cet homme était devenue et, d'une certaine façon, l'avaient conduit à se transformer en ce monstre que tout le monde connaissait, pour l'avoir subi dans sa vie réelle ou à l'école. Comment pouvait-on, ne fût-ce que pour des raisons de fiction, accepter le point de vue abrutissant de l'autre ?

« Tant que l'on ne reconnaîtra pas que le salaud et le criminel sont au fond de nous, on vivra dans un mensonge pieux. Qu'est-ce qu'un salaud ? Quelqu'un qui n'a jamais tort à ses propres yeux. Qu'est-ce qu'un criminel ? Quelqu'un dont les actes négligent l'existence des autres », disait le texte. Ce fut alors qu'une pensée me traversa : moi non plus, je n'admettais pas d'avoir tort à propos du passé qui me reliait à ma mère, et l'imaginer différemment revenait à me trahir moi-même. Moi aussi, je méconnaissais ma mère en refusant ce qu'elle montrait d'elle : une femme faible qui n'avait pas eu la force de « l'autrement ». Vivais-je dans un « mensonge pieux » ?

« Je ne vois pas où est le problème, articulai-je enfin à la bénévole qui s'agitait devant moi, pleine de bons sentiments, et que je commençais à mépriser.

— Mais votre homme tape votre enfant ! C'est affreux ! s'excitait-elle.

— C'est vous qui dites ça ! Vous venez embrouiller notre existence !

— Mais votre fils pleure à cause des coups de son père, de votre mari ! cria encore plus fort mon opposante.